SUR UN AIR DE BRETAGNE

Quatre récits
entre secrets, mystères et émotions



Gwenaëlle Le Goff Viard

SUR UN AIR DE BRETAGNE

Gwenaëlle Le Goff Viard

SUR UN AIR DE BRETAGNE

Nouvelles

« Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. »

« Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite" (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

Copyright © 2026 Gwenaëlle Le Goff Viard
Entre nous : extraits © 2010/2020 Gwenaëlle Le Goff Viard
Chemins de traverse : extraits © 2022 Gwenaëlle Le Goff Viard

www.gwenaelle-legoffviard.com • contact@gwenaelle-legoffviard.com

Couverture : Gwenaëlle Le Goff Viard

Tous droits réservés. Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur.

Pour Oma et Opa,
Vous êtes juste passés dans la pièce à côté,
Le fil n'est pas coupé.
Vous n'êtes pas loin,
Juste de l'autre côté du chemin…

(D'après ***L'amour ne disparaît jamais*** *de Henri Scott)*

Sommaire

200e saut 6
Frôler la vie 20
Le Tchumpôt 36
Il est toujours temps… 46
Merci d'avoir voyagé avec moi… 58
Vous avez aimé ces récits ? 60
Le Mystère du vieux phare (extrait) 64
À propos de l'auteure 85
De la même auteure 86

200e saut

À mon père

Lorsque j'arrive sur le terrain, la brume matinale n'est pas encore dissipée. Je respire à pleins poumons cet air frais et vivifiant. J'aime être sur place avant que les autres soient là. J'aime m'imprégner de ce lieu que je connais pourtant comme ma poche. J'aime ces vieux hangars toujours debout, dont le grincement des lourdes portes coulissantes donne le coup d'envoi de la journée. J'aime ces odeurs de kérosène, mêlées à celles du café chaud et de l'herbe fraîchement coupée.

Tous les aérodromes ont une odeur, reconnaissable entre mille. Une odeur d'avion, une

odeur de plastique et de cuir. C'est leur empreinte, leur façon de se démarquer de tout ce qui les entoure.

Je profite de ces instants magiques, où je suis encore seule sur le tarmac pour me laisser aller à mes souvenirs. Aucun bruit de moteur qui démarre. Aucune parole ni aucun son crachoté dans le micro. Juste le silence et moi. Je me sens libre durant ces quelques minutes qui précèdent l'agitation d'une journée de vol. Je suis avec moi-même et tout ce qui a jalonné le cours de ma vie.

Les autres voient en cet isolement une capacité à l'extrême concentration. Il n'en est rien. Je rêvasse, c'est tout. Je passe juste en revue, inlassablement, tous ces instants que j'ai vécus au-dessus du sol. C'est un plaisir simple que je savoure en secret…

La première fois que je me suis assise à bord d'un aéronef, je n'avais pas plus de six ans. J'étais avec mon père, aviateur chevronné, qui fut ravi et fier de partager avec son aînée sa passion pour le

vol. Je crois qu'il espérait et attendait ce moment, en secret, depuis ma naissance…

Ce jour-là, il m'a emmenée dans son Cessna 150, petit avion léger biplace, pour une heure de navigation aérienne. C'est une sensation extraordinaire que de se trouver au-dessus du monde, même pour une gamine de mon âge. Tout paraît si petit et si lointain. On se sent pousser des ailes, enfin presque…

Lors de ce vol, mon père m'a fait l'honneur suprême de me laisser tenir le manche et prendre le contrôle de l'appareil. Mon cœur battait à tout rompre, mais j'étais fière comme Artaban… Sensation qui n'a duré que quelques secondes, car mes bras de fillette n'ont pas su résister longtemps au poids de l'avion. Mon père avait réglé le « trim » (compensateur, dans notre jargon de pilote) en fonction de sa propre force, pour que ses efforts sur le manche soient annulés. L'avion « était à sa main », et non à celle d'une enfant haute comme trois pommes… Inévitablement, je

fus aspirée par le poids de l'avion, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Et… j'ai tout lâché ! Bien sûr, mon père ne nous a pas laissés nous écraser et il a repris le vol en main.

Je n'avais même pas six ans et je venais de vivre les secondes les plus intenses de mon existence. J'avais été une apprentie pilote durant quatre secondes. Qui à mon âge pouvait se targuer d'avoir vécu un instant aussi exaltant ? Ce bonheur de voler, si court fut-il pour cette première fois, ne m'a jamais quitté depuis…

Mon père ne s'est pas abîmé en mer comme certains de ses camarades, qui eux ne sont jamais revenus. Il ne sera donc jamais un héros pour la nation. Mais je crois qu'il s'en moque. Il coule des jours heureux, en Bretagne, dans sa maison au bord de l'eau. De là, il scrute les vagues qui se jouent du ciel au gré du vent. La seule activité aéronautique à laquelle il s'adonne encore, est de faire voler un cerf-volant en compagnie de son petit-fils. Il lui explique toutes les ficelles pour

devenir un bon pilote et pour maîtriser l'art du vol. Aujourd'hui, il se plaît à transmettre son savoir. Au fond de lui, je sais qu'il ne voudrait pas que tout ce qu'il a appris se perde lorsqu'il aura lui aussi rejoint les étoiles.

Je ne lui ai jamais dit, mais il est un héros à mes yeux. Il a fait partie de ceux qui ont tenté l'impensable et qui sont parvenu à dompter l'indomptable. Même si son nom ne figure pas dans les livres d'Histoire, il est de la même veine que Mermoz ou Saint-Exupéry. Il a volé ; il a fait partie de l'histoire de l'Aéropostale, et rien que pour cela il mérite d'être mon héros.

Il a été bien plus d'ailleurs. Il a aussi été mon mentor et mon instructeur. Grâce à lui, j'ai su apprivoiser les éléments et les machines. Grâce à lui, je passe le plus clair de mon temps dans les nuages, la tête en feu…

Très vite, j'ai laissé de côté les aéronefs à moteurs pour ne plus voler principalement que sur des planeurs. Je voulais me rapprocher des

oiseaux ; être plus proche encore des courants aériens. La sensation que l'on éprouve à bord d'un planeur est unique. Il n'y a plus que soi et le vent. Aucun bruit, juste le sifflement de l'air sur la verrière. On est seul sur le toit du monde et on doit se fier aux masses d'air ascendantes pour assurer sa stabilité aérienne…

J'ai aussi goûté aux joies du parachutisme. C'est devenu un de mes passe-temps favoris, en dehors de mes heures de vol à voile ! Il n'y a rien de plus grisant qu'une chute libre de près de 3 000 mètres avant le choc de l'ouverture du parachute et la descente tranquille vers le sol qui s'ensuit…

Aujourd'hui, j'embarque pour mon 200e saut. Je suis sortie de mes rêveries et j'ai rejoint mon équipe. Le Pilatus (communément nommé la jeep des parachutistes) est prêt et n'attend plus que nous. Après les dernières vérifications d'usage, nous sommes parés pour monter à bord. Les huit parachutistes que nous sommes s'installent à même le sol de l'appareil, assis en file indienne,

dos à la marche. Nous sommes plusieurs à fêter notre 200e saut. Mais il y a aussi des novices parmi nous, certains pour qui c'est la première fois…

Il y a cette fille, qui est tout sourire et qui ne semble pas avoir peur. Elle a même l'air d'être parfaitement à son aise. Elle me rappelle celle que j'étais, vingt ans plus tôt, avec la même insouciance et la même envie de plonger dans le vide, pour vivre le grand frisson. Qu'il paraît loin finalement mon premier saut ! Mais je ressens toujours la même émotion au passage de la porte, juste avant de me lancer…

Les conditions météorologiques sont optimales. Après quinze minutes de vol, nous atteignons les 4 000 mètres d'altitude. Le pilote attend l'accord de la tour de contrôle afin de nous donner le feu vert pour l'ouverture de la porte latérale.

La porte s'ouvre enfin. On commençait à étouffer un peu à l'intérieur, même si l'ambiance est particulièrement joviale, comme à chaque

fois…

Chacun attend son tour. Je suis en sixième position dans la file d'attente. La jeune fille pour qui ce sera le baptême du vide est juste devant moi. Elle masque son appréhension, en riant très fort. Elle cherche à entamer des discussions avec tous ceux qui sont autour d'elle. Discussions qui avortent avant même d'avoir commencé, chacun se jetant tour à tour dans le vide.

C'est à moi maintenant. Je m'approche du bord. Je ne tiens plus la carlingue et je respire un grand coup. Je me penche en avant et je saute, sans hésiter. La montée d'adrénaline que je ressens à chaque saut a depuis longtemps remplacé la peur primaire qu'on peut éprouver face au vide qui s'ouvre devant soi.

Je positionne instinctivement mes bras le long du corps, pour mieux fendre l'air. J'ai une légère inclinaison, ce qui me permet de prendre de la vitesse, tout en m'éloignant significativement du groupe. J'ai envie de savourer ce saut et je veux

être seule. J'aime bien les figures en groupe d'ordinaire, mais j'ai besoin de retrouver les sensations de vol à l'état pur. Je ferme les yeux. Je suis un oiseau traversant le ciel à près de 200 km/h.

Progressivement, je redresse la trajectoire, tout en jetant un œil à mon altimètre. Tout va bien, j'ai encore le temps de profiter de ma descente avant l'ouverture du parachute.

Mon corps est posé sur l'air et je chute inexorablement. Je redresse la tête même si avec l'habitude, je n'ai aucun mal à respirer.

Je m'éloigne peu à peu de la zone d'atterrissage. J'ai perdu le groupe de vue depuis peu, mais ce n'est pas la première fois que je navigue en solo… Je suis au-dessus de la mer à présent et je distingue au loin le rivage morcelé et les plages.

Je pivote légèrement sur la gauche et je me retourne sans peine. Je suis maintenant sur le dos, assise sur un matelas de ciel. Je continue de fermer les yeux. Je m'endormirai presque, tant je me sens

bien…

Ce n'est pas dans mes habitudes de manquer de vigilance. Pourtant, je poursuis ma chute sans me soucier le moins du monde du sol qui se rapproche de moi à grande vitesse.

Lorsque je jette un œil à mon altimètre, je crois rêver. Ce n'est pas possible, j'ai déjà parcouru plus de 3 100 mètres. Il me reste à peine 900 mètres. Le seuil minimum réglementaire pour l'ouverture du parachute est de 850 mètres. C'est tendu, mais c'est encore faisable. Je ne dois pas traîner, c'est tout.

Je ne panique pas. J'ai assez d'expérience pour me sortir de cette situation. À cette altitude, tout est encore possible, je n'ai aucune raison de m'inquiéter.

J'incurve mon corps et je tente de repasser rapidement sur le ventre. La manœuvre est trop juste. Je ne parviens pas à me stabiliser. La mer continue de se rapprocher. Je ne vois presque plus qu'elle. Il faut que je me stabilise où je ne m'en

sortirai pas.

Je n'avais jamais pensé que j'y resterais un jour. Pas maintenant. Pas de cette façon. Ce n'est pas possible. Dans ma tête, tout se met à tournoyer. Je vois mon père qui me sourit, mon fils qui me tend les bras. Je n'ai toujours pas ouvert ma voile principale. Je tire sur la poignée d'ouverture. Au diable ma position. Je ne peux plus attendre maintenant.

Rien ne se produit ! Le parachute ne s'ouvre pas ! Décidément, ce n'est pas mon jour. Je n'ai plus le temps de penser, il faut que j'agisse. Ma vie continue de défiler devant mes yeux, qui sont maintenant grand ouverts ! Je n'ai pas peur, je n'ai pas le temps pour cela.

Je tire à nouveau sur la poignée. Toujours rien ! Et je fonce vers l'eau à une vitesse extrême. Cette fois, je crois que c'est fini. Je ne m'en sortirai pas. Je n'ai pas dit à mon père que je l'aime. Est-ce qu'il le sait ? Je n'ai pas embrassé mon fils. Il ne va pas comprendre, il n'a que cinq ans.

C'est injuste de me faire ce coup-là pour mon 200e saut. Les choses ne devaient pas se passer ainsi. Je suis surentraînée. Qu'est-ce qui m'arrive ?

Je ne sais pas pourquoi je vois devant moi le visage de cette jeune fille néophyte. Peut-être parce qu'elle me fait penser à ce que j'étais à son âge. Il ne faut pas qu'elle fasse les mêmes erreurs. Je n'ai pas eu le temps de le lui dire. Je n'ai pas eu le temps de lui apprendre. Il faut que je transmette, moi aussi…

Il me reste à peine quelques centaines de mètres avant la collision. Qu'est-ce qui m'a pris de survoler l'océan ? J'ai peur de la mer. Je l'ai toujours fuie. C'est viscéral ! Je m'en suis toujours éloignée le plus possible. C'est elle qui a pris ma mère quand j'étais enfant. Une banale promenade en bateau qui a viré au drame. Non ! La mer ne m'aura pas aussi ! C'est pour cela que je vole. Pour ne pas finir happée par l'eau. Il y fait trop noir. Il y fait trop froid. Rien que d'y penser, je suis tétanisée…

Je tente le tout pour le tout. Je n'ai plus rien à perdre de toute façon. Je prie. C'est bien la première fois. Je m'en remets à Dieu pour l'ouverture de mon parachute de secours. Je ferme les yeux. Le sol est beaucoup trop prêt maintenant. Quoiqu'il se passe, cela va faire mal…

J'ouvre les yeux. Je dois être morte à l'heure qu'il est. Quelle drôle d'odeur ! Est-ce que c'est le paradis ?

J'entends des voix, elles me semblent lointaines. J'essaye de bouger. Je ne peux pas. Je suis emmêlée dans mon harnais. Ma jambe me fait souffrir et m'arrache un grognement. Et quelle odeur ! On dirait… du poisson ! Il se peut que je ne sois pas morte tout compte fait !

Je ne me souviens de rien. Les derniers mètres de ma chute sont un véritable trou noir.

Ma voilure de secours s'est apparemment ouverte. J'ai atterri sur un banc de poissons tous frais pêchés. Je suis en mer, sur un cargo de pêche, au beau milieu… des poissons…

L'océan qui a pris ma mère a finalement décidé de me sauver la vie. Je n'aurais pas cru cela possible. Et je ne pensais pas devoir le remercier un jour. Ce 200e saut sera à jamais gravé dans ma mémoire. Moi qui aime tant le ciel, je vais enfin me réconcilier avec la mer…

***

200e saut s'est classée troisième au concours de nouvelles *« Les quatre éléments »*, organisé par les Éditions du Bord du Lot.
Éditée en recueil collectif Les quatre éléments.
(Avril 2010)

***

(Nouvelle tirée du recueil Entre nous)

Frôler la vie

À ma mère

Lucas sort enfin de la maison. Je le regarde se diriger avec nonchalance vers la voiture. Voilà bien vingt minutes que je l'attends. Le casque de son MP3 est vissé sur sa tête. Je suis amusée en le regardant. J'étais comme cela, à son âge ? Sans doute. C'était une autre époque, pourtant pas si lointaine…

Il se laisse tomber sur le siège passager dans un long soupir. Sans doute le stress. Les premiers examens, ce n'est jamais bien évident. Je continue de le regarder, au travers du rétroviseur intérieur. Il sait que je le regarde. C'est toujours ainsi, entre nous. Il soulève juste les paupières. Rien qu'un

petit clin d'œil, presque imperceptible. Je lui souris. Il cligne des yeux. Juste pour me dire que je suis toujours sa mère. Juste pour me faire comprendre que même s'il a grandi, notre complicité existe encore. Mais elle est plus discrète, plus dissimulée. Il a son rang à tenir face à ses copains. Il n'est plus dans cet âge où on a besoin de ses parents. En apparence, seulement. Et il n'est pas encore entré dans cette période où la famille devient le ciment de sa propre vie. Il a le temps. Cela reviendra…

Durant le trajet, qui dure près d'une heure, nous n'échangeons que quelques mots. Même s'il ne le montre pas, je vois bien que l'angoisse commence à monter en lui. C'est le premier concours pour intégrer une grande école que Lucas présente. Il s'y prépare depuis des mois. Malgré tout, il ne peut empêcher le trac de le gagner.

Lorsque je le dépose devant la porte de l'établissement, il a la gorge nouée, mais n'en veut

rien montrer. Il ne m'embrasse pas, mais il me jette quand même un regard, presque implorant. Il oscille entre cette envie de se jeter dans le creux de mes bras et la fierté qui l'anime face à son groupe d'amis. Je ne dois pas le décevoir. Je le regarde et lui souris. Il prend la main que je lui tends et la presse dans ses doigts. Je suis là, avec lui. Il le sait. Il l'a compris. Un léger rictus se dessine sur son visage. Il s'apprête à dire un mot, mais se reprend. Nul besoin de paroles. Nos regards se suffisent. Je le laisse s'éloigner et prendre en main son destin. C'est mon petit. Même s'il est en train de devenir un homme…

La porte est maintenant refermée depuis plusieurs minutes et je me décide enfin à reprendre la route. J'ai prévu de faire quelques dessins, pour accompagner les textes sur lesquels je travaille en ce moment. Nous ne sommes pas loin de la côte et en repérant l'itinéraire sur la carte, j'ai noté la présence de plusieurs phares. Ce sera parfait pour l'ouvrage que je prépare. Je vais

pouvoir les croquer en attendant Lucas.

***

Je roule depuis trente minutes maintenant sur la nationale 12, en direction de Morlaix, lorsque mon regard est attiré par un panneau annonçant le prochain village que je m'apprête à traverser. Plouigneau. Un nom qui semble surgir d'un passé si profondément enfoui en moi. C'est comme un rêve. Ce ne peut être vrai. Machinalement, je bifurque sur la gauche et avant que j'aie eu le temps de m'en rendre compte, je suis aux portes de Plouigneau. Tout me revient, me gifle le visage avec force. Comme si le temps avait soudain cessé de défiler. Comme si je n'étais jamais partie. Je n'ai pas la force de lutter. Je m'arrête sur le bas-côté.

Je descends de la voiture. Je sens une énergie nouvelle prendre place en moi. Je traverse la rue. Cette rue que je connais. Cette rue qui fait partie de moi. Qui ne m'a jamais quittée, mais que j'avais

oubliée.

Je pénètre dans la Cité des Érables et je me dirige vers le plan d'eau. J'aime cet endroit ; je me nourris de son intensité. C'était hier. C'est aujourd'hui. Je suis chez moi. Je suis de retour.

Je ne sais plus combien d'années me séparent de moi-même, mais ma vie s'installe devant mes yeux, tel un film qui défile.

***

Je n'étais pas bien vieille lorsque j'ai dû commencer à travailler pour gagner ma vie. Pas de longues études. Pas de métier passionnant. Non, pour moi, rien de tout cela. Il fallait survivre. Issue d'une famille de huit enfants, mes parents avaient tout juste de quoi nous nourrir et nous habiller. Aussi, dès que je fus en âge de travailler, il n'y a pas eu de discussion possible. Direction l'usine. S'ils avaient pu, mes parents m'y auraient sans doute envoyée plus tôt encore !

J'ai donc quitté l'école et pris le chemin de l'aciérie. Sans enthousiasme, aucun. J'ai appris le travail à la chaîne. Répéter dix fois, vingt fois, cent fois les mêmes gestes. Rester debout des heures durant, sous les tôles rouillées du bâtiment. Avoir trop froid l'hiver parce qu'il n'y avait pas de chauffage. Avoir trop chaud l'été dans la chaleur étouffante parce qu'il n'y avait pas d'air. Tel était mon lot…

J'étais devenue comme étrangère à moi-même. Spectatrice de ma propre vie. Je faisais ce qu'il y avait à faire. Je ne me posais pas de questions. J'étais devenue un automate. Avancer, ne rien dire, ne plus penser…

***

Un soir, alors que j'étais sur le chemin du retour, sans savoir pourquoi, j'avais pris le temps de m'arrêter quelques instants devant la petite boutique du coin de la rue. C'était une librairie.

J'aimais regarder sa devanture, toujours soignée et décorée avec goût. À chaque fois que je passais devant, je jetais un œil en sa direction. Je n'avais jamais osé franchir le seuil de la boutique jusqu'à ce soir-là.

Je poussai la porte et une douce fraîcheur m'envahit. Il régnait une quiétude reposante. J'essayai de marcher sur la pointe des pieds, de peur de froisser cet endroit enchanteur avec les grosses chaussures de sécurité que je portais aux pieds. Doucement, je m'approchai des livres posés sur les étagères. Je voulus caresser leur tranche du bout des doigts.

Une voix sortie de nulle part me fit sursauter. Je me retournai et découvris un petit bout de femme aux yeux noisette et aux cheveux blonds, coupés au carré. Elle devait approcher la quarantaine même si le temps semblait ne pas avoir eu d'effet sur elle. Ses yeux étaient pleins de tendresse et je me sentis tout de suite comme chez moi dans cet endroit que je ne connaissais pas.

Elle s'approcha de moi, tendit le bras vers le rayon devant elle et prit un des livres qui s'y trouvait. Elle caressa la couverture et lissa la tranche avec le plat de la main, avant de me le tendre. Les Aventures d'Alice au pays des merveilles, de Lewis Carroll. Avec précaution, je recueillis le livre au creux de mes mains.

Elle me désigna un petit fauteuil dans lequel je me lovai afin de commencer ma lecture. Bien vite, je fus happée par l'histoire et lorsque je relevai les yeux, la nuit commençait à poindre.

D'un bond, je sautai sur mes pieds et reposai le livre sur le comptoir. Il fallait que je rentre. J'étais en retard. Mes parents allaient me faire payer cet écart…

***

Je revins le lendemain, l'œil gauche tuméfié. Malgré tout, je ne pouvais en rester là. J'avais entrouvert la porte d'un monde qui m'attirait,

indéniablement. Ce monde me tendait les bras et je ne pouvais pas le laisser de côté. J'avais cependant pris soin d'emporter avec moi mon petit réveil pour ne plus me faire surprendre par le temps qui désormais filait trop vite.

Chaque soir, je venais me ressourcer dans cette librairie du coin de la rue. C'était devenu ma raison d'être. Je venais nourrir mon âme et mon corps de toutes ces pages écrites à travers les âges.

La femme aux yeux noisette prit le temps, jour après jour de me montrer chacun des livres de son magasin. Elle me fit découvrir les différents courants littéraires et leurs auteurs. Elle me fit apprécier les livres du monde. À ces côtés, j'appris l'histoire, la géographie. J'ai voyagé aux quatre coins du globe. J'ai frissonné, j'ai ri, j'ai pleuré, j'ai rimé…

J'ai aussi appris à aimer et être aimée, aux côtés de cette femme. Elle devenait ma famille ; celle que je n'avais jamais eue. Elle était mes repères, mon ancrage dans la vie.

Lorsque je lisais, elle s'effaçait et me laissait en paix. Et lorsque j'étais rassasiée de lecture, nous prenions le temps de nous découvrir l'une l'autre. Nous parlions beaucoup. Nous nous promenions parfois le long du plan d'eau.

Nous n'étions plus seules. Nous prenions soin l'une de l'autre. Elle me donnait toute l'affection que je ne recevais pas à la maison. Elle était la mère, l'amie, la sœur que je n'avais pas. Nos rencontres nous extirpaient chaque jour du morne quotidien qui rythmait nos vies.

Jusqu'au jour où tout a basculé. Le jour où des hommes sont arrivés et m'ont arrachée à ce cocon. Je me souviens par bribes de ce jour. Mon père. Mes frères. Ils sont là. Ils me font mal. Je saigne. Ma peau rougit. Je ne sens plus ma joue. J'entends ses cris à elle aussi. Et puis plus rien. Le vide. Un trou noir dans ma mémoire.

Je reprends mon souffle. Ce souvenir qui vient de ressurgir est douloureux. Je sens des larmes rouler sur mes joues. C'était donc cela. Je savais

que j'avais séjourné quelque temps dans un hôpital. On m'avait dit que j'avais eu un accident. On a tout fait pour que je ne me rappelle rien de ces instants de vie. On m'a éloignée de mes racines. On m'a volé ma vie. Mes souvenirs.

***

De l'eau a coulé sous les ponts depuis. J'ai fait ma vie, comme on dit. Très vite, j'ai cessé de voir mes parents. Je suis partie loin, très loin. Je ne voulais pas de la vie qu'ils avaient décidée pour moi. J'ai même changé de nom, à l'instar des évadés. C'est ce que j'ai été, durant toutes ces années. Une évadée. J'étais en cavale. C'est une partie de moi que je fuyais, sans vraiment le savoir.

Je me suis mise à écrire. Des histoires de famille. Des histoires de secret. Des histoires de terroir. J'avais en moi le goût des mots, le goût des livres. Je ne comprenais pas d'où il venait.

Et puis le père de Lucas est entré dans ma vie.

Lucas est venu au monde quelque temps après. De nouvelles joies, de nouveaux doutes ont ainsi ponctué ma vie.

La mémoire est une drôle de chose. Elle sait mettre un voile opaque sur ce qui la dérange ; elle ne garde que ce qui l'arrange. J'avais laissé tous ces moments sur le bord de la route.

***

Ce voyage dans les méandres de ma vie m'a permis de recoller les morceaux. Les blancs se sont remplis. Je sais d'où je viens. Je sais qui je suis. Je me sens libérée d'un poids qui pesait depuis si longtemps sur mes épaules. Que c'est bon ! Je suis bien, enfin…

Une inquiétude m'envahit soudain. La femme aux yeux noisette ! Qu'est-elle devenue ? Est-elle toujours en vie ? Je ne peux pas rester sans réponse. Il faut que je sache.

D'un bon, je me relève. Je me dirige d'un pas

assuré vers la librairie du coin de la rue. Ce chemin ne m'a jamais quittée. Je le connais par cœur.

Mon cœur se met à battre à tout rompre lorsque je sens que je suis proche. Si la librairie n'existait plus ? Si elle ne me reconnaissait pas ? Si elle ne voulait pas me voir ?

Toutes ces questions me coupent dans mon élan. Je m'arrête. À quelques pas, la librairie est toujours là. Rien n'a changé. Tout est à sa place.

J'ai peur. Je vais affronter cette dernière partie de moi. Pour savoir. Pour aller au bout…

***

Lorsque je pousse la porte, la même fraîcheur qu'autrefois m'envahit. Je reste sur le seuil. J'attends qu'elle se dévoile. La porte au fond à droite s'ouvre dans un grincement.

Elle est là. Quelques rides au coin des yeux et des cheveux blancs épars. Elle n'a pas changé

pourtant.

Elle avance à pas feutrés vers moi tout en chaussant ses lunettes sur son nez. Elle lève les yeux et s'arrête net. L'émotion me submerge. Elle sait. Elle m'a reconnue.

Ma gorge se noue. Je ne dis rien. Je reste là, devant elle. Ses yeux s'illuminent, malgré les larmes qui y naissent. Aucune parole. Juste des bras qui s'ouvrent. Les mots ne viennent pas gâcher nos retrouvailles.

Je tombe dans ses bras. Nos sanglots rythment notre respiration. Nous nous sommes tellement manquées.

Elle est ma mère. Celle qui m'a tout appris. Celle qui m'a tout donné. Avant elle, je n'ai fait que frôler la vie. Je n'osais que l'effleurer du bout des doigts.

Nous avons tant à partager. Il faut qu'elle sache que grâce à elle, j'écris. Il faut que je lui dise qu'au-delà des mots, au-delà des livres, elle m'a donné le goût de vivre. Elle m'a donné la vie, tout

simplement.

Plus jamais je ne la laisserai. Plus jamais elle ne sera seule. Je vais aussi enfin donner à Lucas ce qu'il me réclame en secret. Une grand-mère. Bientôt, j'irai le chercher, le cœur léger. Nous serons à ses côtés pour ses premiers pas dans la vie. Quoiqu'il se passe ; nous serons là.

Je me suis trouvée. Tout en moi est en paix. Je vais enfin croquer la vie à pleines dents. Je n'ai plus peur.

Ma mère me tient la main. Je presse ses doigts contre les miens. Je sors de mon sac un porte-cartes et je lui tends. Elle l'ouvre délicatement et découvre la photo de Lucas, entouré de ses parents. Elle sourit.

— Nous sommes ta famille… Maman

C'est la première fois que je l'appelle Maman. La première fois que ce mot trouve de la douceur dans ma bouche. Ce mot nous fait du bien, à toutes les deux. Ce mot nous lie ; nous unit pour la vie…

La vie est belle… Merci la vie… Merci Maman…

***

Frôler la vie a été sélectionnée lors du concours de nouvelles de printemps, organisé par les Éditions du Bord du Lot.
Éditée en recueil collectif *Ils furent heureux*.
(Septembre 2010)

***

(Nouvelle tirée du recueil Entre nous)

Le Tchumpôt

À Lorraine

Les rayons du soleil filtraient à travers les rideaux bonne femme accrochés avec soin aux fenêtres dont le cadre peint en bleu roi tranchait avec la couleur crème qui recouvrait les murs. La pièce baignait dans l'agréable clarté d'un après-midi d'automne.

Seul le tic-tac de l'horloge murale troublait le silence qui y régnait depuis peu.

Une voix s'éleva soudain.

— Ça y est, ils sont partis ?

— Oui, c'est bon, on est tranquille jusqu'à ce soir.

— Pfffiou ! Il était temps, je commençais à

m'engourdir, moi !

L'immense table en chêne installée au centre de la cuisine tressaillit. Elle étira d'abord un pied, puis deux, puis le troisième et le quatrième.

Le tabouret, content de pouvoir enfin bouger, se mit à gambader en interprétant à merveille quelques sauts de cabri dont lui seul avait le secret. Les chaises, quant à elles, remuèrent sur place et se trémoussèrent légèrement.

L'imposant vaisselier, lui, bâilla en ouvrant une à une chacune de ses portes.

— Quel repas ! Chaque fois qu'elle reçoit, on en apprend de belles sur ce qu'il se passe au village !

— Vous saviez, vous, pour le facteur et Soizic ?

— Soizic ? Soizic ? Non, je ne vois pas.

— Mais si ! La petite boulangère !

— Ah oui… Ben non, je n'étais pas au courant…

La table et le vaisselier avaient toujours aimé commenter les potins du coin. Il faut dire qu'ils ne

croisaient pas souvent du monde, alors ils en profitaient quand elle recevait. Et pour rien au monde, ils n'auraient manqué les conversations des convives.

C'était l'avantage d'être dans la cuisine, lieu de vie de la maison. C'est là que tout se jouait selon eux.

Ils avaient bien de la peine pour le canapé et le meuble TV qui se trouvaient dans le salon. Ils étaient sûrs qu'ils n'étaient jamais au courant de rien. Quant aux lits, armoires et tables de chevet ! Imaginez-vous, ils étaient dans les chambres ! Autant dire au grenier, loin de tout. Il ne se passait rien de passionnant là-haut, qu'est-ce qu'ils devaient s'ennuyer…

— Mais quel travail quand même ! Vous vous rendez compte, ils étaient huit autour de vous cette fois.

— Oui, oui… Ce ne sont pas ces huit gaillards, et bons mangeurs, soit dit en passant, qui allaient m'impressionner… Mais dites-moi, elle a encore

raté son tchumpôt, non ?

— Les invités ont eu l'air d'apprécier.

— C'est parce qu'ils sont polis, voilà tout !

— Vous cherchez la petite bête, vous ! Ce n'est pas parce que vous êtes le centre névralgique de la cuisine qu'il faut croire que vous avez toujours raison !

— Et bien, cher Môssieur, vous qui connaissez tout mieux que tout monde, vérifiez donc dans le livre de recettes qui se trouve sur l'une de vos étagères…

Le buffet prit une longue inspiration. Il savait qu'il n'aurait pas le dernier mot avec la table. Cela ne servait à rien de tergiverser, autant faire ce qu'elle demandait. Il chercha à l'intérieur de lui et le livre contenant la recette du tchumpôt se faufila entre les autres livres, la porte du placard s'ouvrit, et il sauta d'un pas leste sur la table.

Le petit clown noir et blanc assis sur l'étagère au-dessus de l'évier se leva.

— Allez, je vais vous donner un coup de main.

Ça soulagera mes zygomatiques ! Avec ce sourire figé sur mon visage, je ne sens plus mes joues !

Le livre et le clown se rejoignirent au centre de la table qui entendait bien mener, une fois de plus, les opérations, en bonne matriarche qu'elle était !

— Voilà ! Page 58, le tchumpôt ! Alors, 1 kilo de farine, ça, c'est sûr, elle l'a incorporé. Deux œufs… lut le petit clown.

— Ah ? Vous êtes sûr que ce n'est pas trois ? Il me semble pourtant qu'elle en mettait trois avant ?

— La recette a évolué ! Chacun y met sa touche personnelle, ma chère amie, soupira le vaisselier.

— En tout cas, c'est bien écrit « 2 œufs » et je vous assure qu'elle en a bien cassé deux dans le bol. Moi qui suis au-dessus de l'évier, je suis formel, s'impatienta le clown.

La table grommela. Le petit clown avait lui aussi une position stratégique. Il voyait beaucoup de choses de là où il était. Il était arrivé bien après la table dans cette cuisine, mais précieux cadeau de la grand-mère de la maîtresse de maison, il avait su

s'imposer dans son cœur, surtout depuis que… Enfin, vous savez…

— Alors, 40 centilitres de crème, 100 grammes de beurre. Là aussi, je confirme, le verre doseur est passé devant mes yeux et la balance ne ment jamais !

— Oui, oui, nous verrons cela plus tard… Et pour le beurre, salé bien sûr ?

— Pour qui la prenez-vous ? Il n'y a que du beurre salé ici !

— Poursuivez !

— Un paquet de levure, deux yaourts nature, des raisins secs (ou des pruneaux) et du sucre vergeoise.

— J'ai un doute pour le sucre, vous êtes bien certain qu'elle n'a pas mis du sucre de canne.

— Elle a exactement suivi la recette. Tout y était ! Elle ne s'est pas trompée dans les ingrédients !

— Vous commencez à prendre de l'âge, chère amie… Vous ne voyez plus aussi bien qu'avant !

Le vaisselier qui ne perdait pas une miette de la conversation fut ravi de pouvoir mettre son grain de sel et taquiner un peu la table. Ils vivaient depuis si longtemps ensemble sous le même toit, il pouvait bien se permettre quelques familiarités avec cette dernière !

Sans se laisser démonter, la table intima au clown l'ordre de continuer. Avec toute cette jeunesse qui gravitait autour d'elle, il devenait difficile effectivement de se faire entendre…

— D'accord, d'accord, tous les ingrédients étaient là. Passons à la préparation maintenant, grommela-t-elle.

— Dans un saladier, malaxer la farine et la levure, faire un petit puits, ajouter un peu de sel, la crème fraîche, les deux yaourts et les deux œufs entiers, puis mélanger le tout.

— Ça, je ne peux que confirmer, j'étais aux premières loges ! C'est sur moi qu'elle a fait sa mixture !

— Puis, sur un torchon (propre et inodore),

étaler la pâte et la travailler. Lui donner la forme d'un pain et le partager en trois parts. Les aplatir ensuite comme des galettes et y joindre des lamelles de beurre, les raisins secs et le sucre.

— Pas d'erreur sur ce point-là non plus… Poursuivez !

— Plier chaque portion et les fermer comme des chaussons.

— Oui, ça, on s'en doute !

— N'empêche qu'il faut le faire quand même ! Si on ne le sait pas, on ne peut pas le deviner !

Impulsif, le petit clown perdait souvent patience devant la mauvaise foi de la table. Il soupira avant de reprendre :

— Enfin, mettre les chaussons dans un tissu mouillé sans serrer, sinon ils ne gonfleront pas, et les ficeler. Les faire cuire vingt minutes dans l'eau bouillante salée.

— Et ben voilà ! On y est ! Elle les a laissés presque 30 minutes ! Du coup, c'était un peu trop cuit !

La table jubilait. Elle avait raison et elle entendait bien le faire savoir ! Elle se tourna vers la gazinière qui confirma en opinant du chef.

— Les invités n'ont rien dit, mais c'était un peu sec quand même ! Heureusement qu'ils ont pu tremper les tranches dans leur café !

— D'un autre côté, le repas était copieux, comme d'habitude, ils ne sont pas partis d'ici le ventre vide !

— Oui, et bien cher Môssieur, elle s'est trompée et il en reste ! Vous voyez bien, le plat recouvert d'un torchon en mon centre ?

Le vaisselier n'eut pas le temps de répondre. Le cliquetis de la clé dans la serrure se fit entendre.

La vie humaine allait reprendre ses droits dans la maison.

Chacun se pressa pour se remettre en place dans le plus grand silence. Leur secret ne devait pas transpirer.

Quand la femme ouvrit la porte de la cuisine, elle ne perçut que le tic-tac de l'horloge murale.

Elle ne remarqua pas le sucre autour du sourire figé du petit clown blanc et noir au-dessus de l'évier. Elle ne vit pas non plus les miettes éparses sur la table et devant le vaisselier…

***

(Nouvelle tirée du recueil Chemins de traverse)

Il est toujours temps…

À ma grand-mère

Après une année passée à vadrouiller aux quatre coins du monde, je me pose à Plestin où réside ma grand-mère.

Je ne l'ai pas vue depuis longtemps. Elle me manque. J'aime voyager parce qu'à mon retour, je la retrouve. Elle est mon socle. Ma force. Mon souffle. Je pars. Et je reviens toujours…

Le ciel est clair. Seuls quelques nuages balayés par le vent font la course. Je respire l'air marin qui me grise. Que c'est bon !

Oma m'accueille avec un large sourire. Elle savait que je repasserais sa porte un jour ou l'autre. Ses yeux bleus ont gardé leur malice,

pourtant, j'y décèle une pointe de tristesse.

Elle porte sur les épaules un de ses éternels chandails qu'elle noue sans nul autre pareil. J'espère qu'un jour, elle me transmettra son secret…

Elle s'assied dans son vieux fauteuil près de la fenêtre. Je m'installe à ses pieds. Je pose ma tête sur ses genoux, comme lorsque j'étais enfant et qu'elle me racontait des histoires en me caressant les cheveux.

Je me tais. Je sens qu'elle s'apprête à me révéler quelque chose. Quelque chose d'important.

— Est-ce que je t'ai déjà parlé de l'île de Plézou ? me demande-t-elle.

— L'île maudite ? Je connais la légende, mais nous n'en avons jamais discuté.

Son regard se durcit.

— Cette île n'est pas maudite, ma petite fille !

Son ton est cassant. Je ne la reconnais pas. Je n'ose pas ouvrir la bouche. L'histoire de cette île faisait partie de celles qu'on évoquait le soir entre

copains pour se faire peur. Chacun y allait de ses anecdotes pour mieux effrayer la compagnie.

On racontait qu'elle était habitée par un vieux fou, mi-homme mi-démon. Il aurait égorgé et découpé en morceaux toute une famille. Une bête sanguinaire. Il hanterait désormais l'île et torturerait tous ceux qui s'en approcheraient de trop près. Plusieurs bateaux de pêcheurs auraient d'ailleurs disparu alors qu'ils naviguaient à proximité. Ni les corps de ces malheureux, ni leurs embarcations ne furent retrouvés…

Après une profonde inspiration, ma grand-mère se lance :

— Alors que j'étais encore une toute jeune fille, nous allions souvent danser au bal le dimanche après-midi avec mes amies. Nous nagions dans l'insouciance de notre âge. Nous ne mesurions pas l'ampleur de l'effroi qui grandissait sournoisement à nos portes et qui s'apprêtait à étouffer nos vies peu de temps après. Lorsque la guerre est arrivée,

elle n'avait pas oublié son lot de privations et de désolation. Oh, que non ! On a essayé malgré tout de continuer à s'amuser un peu, mais le cœur n'y était plus… Mon père fut mobilisé. Le conflit s'annonçait bref. Je pensais qu'il rentrerait vite chez nous. Il n'est jamais revenu. Lorsqu'il m'a embrassée, le jour de son départ, je le voyais pour la dernière fois… Je ne l'ai compris que plus tard… Trop tard…

***

Oma marque une pause, le souffle court. Ses souvenirs semblent la tenailler depuis si longtemps.

— Il y eut tant de dénonciations. Tant de familles furent embarquées par la police. Un soir, alors que je regagnais le domicile de mes parents, en pressant le pas à cause du couvre-feu, j'ai entendu des cris. Des gens se battaient. Je me suis tapie dans l'ombre d'une alcôve. J'étais pétrifiée. Je

n'osais plus bouger. Deux individus sortirent en trombe d'une maison. Ils étaient armés. L'un d'eux s'est caché à quelques centimètres de moi. Je sentais son souffle sur mon cou. J'ai fermé les yeux. J'allais mourir. Je le savais. Mais rien ne vint. Alors, j'ai regardé de nouveau. L'homme me dévisageait. Son regard était intense. En silence, il posa un doigt sur ses lèvres, m'intimant l'ordre de me taire. Puis, du dos de la main, il caressa ma joue. Je n'ai pas bougé. J'ignore même si j'ai respiré. Ensuite, tout est allé très vite. Des membres de la milice pénétrèrent avec fracas dans la maison. La seconde d'après, des éclairs zébrèrent la rue sombre. Les miliciens s'écroulèrent. Ils furent chargés manu militari sur une charrette à bras qui disparut dans la nuit. La famille quitta alors son foyer, menée par l'homme qui, l'instant d'avant, se tenait à mes côtés. J'avais assisté à une scène d'une rare violence. Cependant, je comprenais qu'il venait de sauver la vie à des innocents. Lorsque je suis rentrée chez

moi, je tremblais comme une feuille. Je n'ai rien dit. Et je n'ai pas dormi de la nuit ! Quelques mois plus tard, on retrouva les restes des corps des miliciens. On supposa, à tort, qu'il s'agissait de ceux de la famille qui avait fui. Cette famille était en sécurité. Naturellement, il n'était pas question de la dénoncer. Leur sauveur fut alors soupçonné. Des doutes existaient quant à son activité. Lui, qui n'avait eu de cesse de lutter contre l'ennemi ! Évidemment, il dérangeait… Les accusations ne tardèrent pas. Elles n'étaient pas fondées, bien sûr, mais il en fallait peu à cette époque ! Pour éviter d'être découvert puis fusillé, il dut s'exiler sur l'île de Plézou, là où d'autres se réfugiaient un temps avant de prendre le large.

***

Je n'en reviens pas. J'entends cette histoire pour la première fois. Pourquoi maintenant ? Des frissons me parcourent l'échine.

Tout le monde décrivait cet homme comme un être abject, lui qui avait sauvé une famille entière. Personne n'avait cherché à savoir qui il était vraiment.

***

Il avait été dénoncé. Trahi. Accusé. Trainé dans la boue. Pour quoi ? Cette injustice me révolte !

***

Je relève la tête. Le regard d'Oma se perd dans le vague. Je pose ma main sur la sienne. Elle esquisse un sourire et poursuit :

— Quelque temps après la fusillade, j'ai revu l'homme de l'alcôve. Le hasard, si tant est qu'il existe, avait permis à nos chemins de se croiser de nouveau. Nous ne nous l'avouâmes pas, mais l'un comme l'autre étions ravis de ce rendez-vous inopiné… Nous nous reconnûmes. Nos yeux

parlèrent pour nous. Nos doigts se frôlèrent. Nous nous étions trouvés. Il fut mon premier amour. Il s'appelait Ivon. Notre histoire ne faisait que commencer. C'est du moins ce que nous croyions. Nous avions envie d'être heureux. Malgré la guerre. Malgré la peur… Nous nous sommes fréquentés quelques mois et naturellement, nous envisagions notre avenir ensemble, tous les deux. Quel déchirement lorsqu'il dut s'isoler sur ce caillou ! Pour lui, loup de mer dans l'âme. Pour moi également. Il parvint à s'aguerrir pourtant à l'isolement. Et il décida de ne jamais revenir dans la réalité des hommes qui l'avaient accusé. La vie s'était jouée de nous. Mais vois-tu, elle n'eut pas raison de nos sentiments, ni de notre confiance réciproque.

***

Je tente de me redresser pour serrer Oma dans mes bras, mais elle reprend :

— Je comprends que cela te surprenne, ma petite fille. Mais je te devais la vérité. Tu es prête aujourd'hui à réhabiliter la mémoire de cet homme, à témoigner pour lui. Pour moi. Pour nous… Ivon était passeur. Bon nombre de personnes purent quitter notre pays dévasté grâce à lui. Quand d'autres se seraient déjà réfugiés outre-Manche, lui était resté. Il s'est éteint voilà quelques jours. Ne me demande pas comment je suis au courant… J'avais juré jusqu'à présent de taire ce secret. Mais désormais, il est nécessaire de lever le voile sur tous ces non-dits…

***

Mon âme est bouleversée. Je saisis mieux la mélancolie qui habite trop souvent le cœur d'Oma.

***

— Il est temps que tu partes explorer l'île de Plezou, poursuit-elle, comme pour se libérer du poids de la tyrannie qui l'obsède. Elle te semblera sans doute bien plus mystérieuse que le dernier continent que tu as pu visiter… Parce que… Vois-tu… Yvon était ton grand-père…

***

Cette nouvelle me laisse sans voix. J'avais peur de ce que ma grand-mère allait m'annoncer. J'avais peur de cette vérité qui m'explose désormais au visage. Toute ma vie vole en éclat devant mes yeux. Ma famille. Mes repères. Mes racines.

Je n'ai pas la force de me relever. J'encaisse le coup. Je suis sonnée.

Oma distingue le trouble qui m'envahit. Elle pose sa main sur mon épaule. Elle sait qu'il va me falloir du temps pour accepter l'indicible. L'inacceptable. Elle sait qu'elle vient de bouleverser mon existence, à jamais. Elle sait. Ce

secret était trop lourd pour elle. Elle ne pouvait pas le garder. Elle devait m'en parler. Moi, sa petite fille, avec qui elle a toujours tout partagé.

Je ne sais pas combien de minutes s'écoulèrent tandis que je restais là, hébétée, à ne plus pouvoir bouger. À ne plus pouvoir prononcer un mot.

Tandis que mes esprits reprennent peu à peu leur place, j'ai le sentiment étrange qu'Oma n'a pas tout dit. Son œil brille d'une lueur qui ne ment pas. Ses lèvres semblent brûler d'impatience. Que va-t-elle encore m'annoncer ? Je tremble. Je n'ose imaginer la révélation qui va suivre.

— Le mensonge est l'une des pires calomnies qui soient. J'ai appris il y a peu que la trahison venait de la famille même qu'il avait aidée à fuir. Mise en sécurité, elle avait voulu effacer toute trace de son évasion. Peu lui importait le mal qui en découlerait. Peu lui importait que la vérité fût bafouée. Peu lui importait que des vies soient brisées. Les humains s'avèrent redoutables quelquefois… La guerre tient lieu de prétexte. Elle

justifie le pire. C'est pour cela qu'elle ne doit pas triompher… Ivon mérite, même à titre posthume, les honneurs qui lui étaient dus à l'époque. Cela ne le ramènera pas, je le sais bien. Mais il était un homme de bien. Et il a payé de sa vie une part de notre liberté. Est-ce que ça en valait la peine ? Oui, je le crois. Je l'ai toujours cru. Il faut le croire à nouveau…

***

(Nouvelle tirée du recueil Chemins de traverse)

Merci d'avoir voyagé avec moi…

Vous venez d'arriver au terme de ces quatre récits.

J'espère qu'ils vous ont fait voyager, rêver, sourire, peut-être frissonner… et surtout qu'ils vous ont donné envie de prolonger encore un peu ce voyage sur les terres bretonnes.

Car si la dernière page d'une histoire se tourne, elle n'est pas toujours la fin du voyage.

La Bretagne a encore bien des secrets à révéler.

Des villages battus par les vents.

Des maisons qui semblent avoir beaucoup à raconter.

Des familles dont le passé n'a pas tout à fait disparu.

Et parfois… des mystères qui attendent simplement que quelqu'un ose les regarder d'un peu plus près.

Vous avez aimé ces récits ?

Alors je vous invite à découvrir mon nouvel univers de fiction, au cœur d'un petit village breton où les secrets ont parfois la vie longue…

Bienvenue à Kerlaën

C'est là que commencent ***Les Enquêtes du Cercle des Ancêtres***.

Et tout commence par un mystère.

Un vieux phare.

Un secret enfoui depuis des années.

Et une découverte qui va faire ressurgir un passé que certains auraient peut-être préféré laisser dans l'ombre…

Découvrez *Le Mystère du vieux phare*

Le premier tome des Enquêtes du Cercle des Ancêtres.

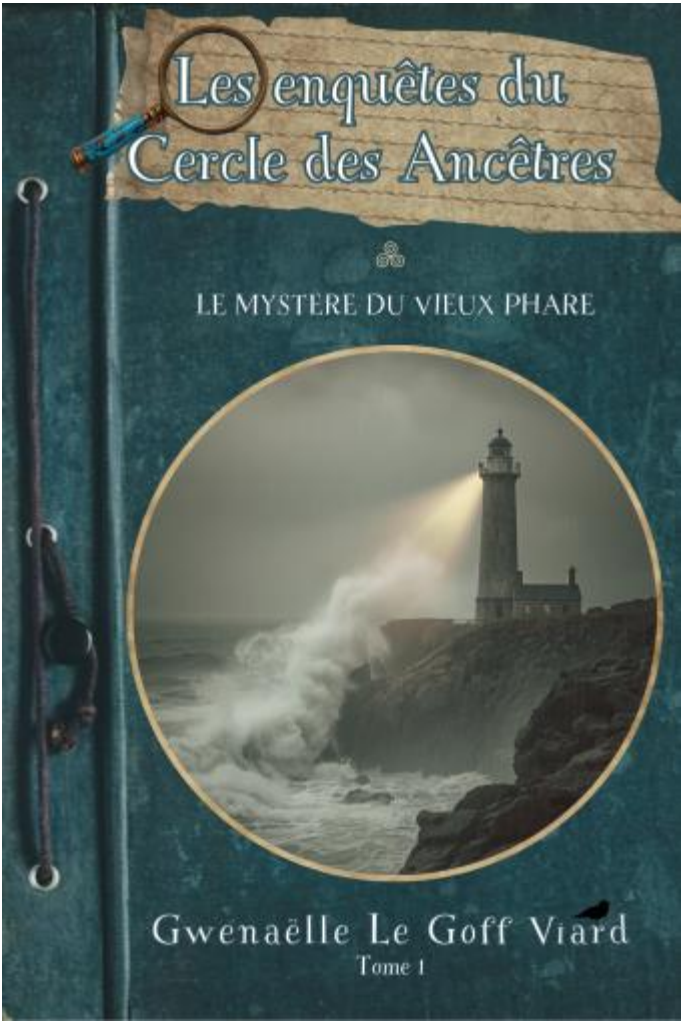
Vous trouverez dans les pages qui suivent un aperçu de cette nouvelle aventure…

Et peut-être que, comme Clara, vous aurez envie de découvrir ce qui se cache réellement derrière les vieilles pierres, les archives oubliées et les souvenirs que le temps n'a jamais tout à fait effacés.

Alors, êtes-vous prêt à pousser la porte de Kerlaën ?

La suite vous attend…

Gwenaëlle Le Goff Viard


Les enquêtes du Cercle des Ancêtres
LE MYSTÈRE DU VIEUX PHARE
Gwenaëlle Le Goff Viard
Tome 1

Gwenaëlle Le Goff Viard

LE MYSTÈRE DU VIEUX PHARE

La première enquête du Cercle des Ancêtres

Tome 1

Prologue

Si vous deviez chercher Kerlaën sur une carte, il vous faudrait suivre la côte jusqu'à l'endroit où elle cesse d'être raisonnable. Là où la route se rétrécit. Où les panneaux disparaissent. Et où l'on sent, avant même de la voir, que la mer n'est plus très loin.

Son petit port vit au rythme des bateaux de pêche qui reviennent chaque matin dans un concert de moteurs et de cris de mouettes. Un peu plus haut, l'église, discrète, mais trapue, veille sur les toits d'ardoises. Tournée vers le large, elle semble attendre depuis des siècles le retour de quelqu'un.

Sur la place, la boulangerie de Soizic ouvre

avant l'aube. En face, le café du Goéland noir ferme après que le dernier client a raconté sa journée. Entre les deux, on trouve à peu près tout ce dont on a besoin. Et aussi tout ce qu'il faut pour qu'une rumeur fasse le tour du village avant midi.

Même si Kerlaën, sous ses airs tranquilles, sait garder ses secrets.

Depuis toujours, on y raconte l'histoire d'un navire disparu il y a bien longtemps. Et d'un trésor que personne n'a jamais retrouvé.

Les enfants en parlent comme d'une légende et s'amusent à l'enjoliver à qui mieux mieux. C'est à celui qui sera le plus terrifiant.

Les anciens, eux, baissent la voix lorsqu'ils évoquent ce navire. Comme si certains récits méritaient encore un peu de respect. Ou par peur de réveiller des fantômes du passé.

Un peu plus loin, sur sa langue de roche battue par le vent, le vieux phare garde un œil sur les maisons de granit. En silence. Depuis des années.

Sa lumière ne guide plus aucun navire. On dit de lui qu'il est hors service. Abandonné. Inutile.

Pourtant, certains soirs, lorsque la brume descend trop bas sur la côte, plusieurs habitants disent avoir aperçu une lueur. Infime. Presque imperceptible. Un ancien pêcheur affirme même avoir entendu une cloche. Une seule fois. Sans qu'aucun bateau ne soit en mer.

Est-ce que ces histoires sont vraies ? Personne ne le sait.

Jusqu'à ce qu'une nuit, sans que quiconque ne sache pourquoi, le vieux phare éteint décide de ne plus se taire tout à fait…

1

La mer n'oublie jamais. Elle efface les traces sur le sable, mais jamais celles des hommes. Et elle finit toujours par rendre ce qu'on croyait perdu.

Ce soir-là, sur le rivage, une marée calme, trop calme, laisse apparaître quelque chose oublié près des rochers. Cela ressemble à une boîte métallique, à moitié enfouie dans le sable humide. Comme si la mer venait tout juste de la rejeter.

Au-dessus des falaises, le phare ne devrait pas être allumé. Pourtant un faisceau de lumière diaphane transperce la nuit.

***

Le lendemain matin, tout le monde en parle déjà. Pas à voix haute. Non ! À Kerlaën, les nouvelles importantes ne se crient pas. Elles se chuchotent. D'un comptoir à l'autre. D'un seuil de porte à un panier de courses. Jusqu'à ce que tout le village soit au courant. Mais sans que personne n'ait l'impression de les avoir racontées.

Au café du Goéland noir, Job Riou tourne sa cuillère dans son café depuis un long moment, en silence.

— Je l'ai vue, dit-il enfin après avoir porté la tasse à ses lèvres. Je dormais pas. J'étais à la fenêtre.

Annaïg, qui essuie des verres derrière le comptoir, ne lève pas les yeux.

— Combien de temps ?

— Le temps de me dire que c'était pas possible. Et puis plus rien.

Les nez plongent dans le journal du jour devenu soudainement l'attraction la plus passionnante. Les mâchoires se crispent

discrètement avec un air de mâchouiller un croissant un peu rassis. Les regards fuient sous la table avec la ferme intention, cette fois, de compter les nervures que compte le bois ciré. Personne n'ose contredire le vieux Job. Et d'aucuns n'ont l'idée saugrenue de se moquer de lui.

Il a pêché le long de cette côte pendant plus de quarante années. Il en connaît chaque recoin, chaque rocher, chaque variation de lumière sur l'eau. Le vieux n'est pas du genre à inventer des balivernes juste pour se faire mousser.

— Un signal, ajoute-t-il à voix plus basse. C'est à ça que ça ressemblait. Pas une lumière qu'on allume. Une lumière qui cherche.

Dehors, la brume n'a pas encore quitté les toits. Elle s'accroche aux ardoises. Elle aussi attend quelque chose.

Le vieux phare, on n'y montait plus depuis longtemps. La mairie avait fait poser un grillage sur le sentier, des années plus tôt, après qu'un

randonneur s'était tordu la cheville sur les marches effondrées. Depuis, il restait là, immobile, à regarder la mer sans plus jamais l'éclairer. Il était devenu malgré lui ce vieux gardien qu'on avait mis à la retraite sans lui demander son avis.

Ici, personne ne le considérait comme vraiment abandonné. On disait plutôt qu'il dormait.

— Mon grand-père m'a raconté qu'il s'était déjà rallumé une fois, dit une voix depuis la table du fond. Avant la guerre. Une seule nuit.

— Et alors ?

— Et alors rien. On n'a jamais su pourquoi.

— Et la boîte, sur la grève ? Quelqu'un l'a vue de près ? demande Annaïg en posant son torchon.

— Petizou l'a trouvée ce matin, en sortant son chien, répond Job en secouant la tête. Il dit qu'elle était à moitié enterrée dans le sable, du côté des rochers noirs.

— Il l'a ouverte ?

— Il a pas osé.

Le silence s'installe à nouveau entre les tables.

Comme un accord tacite entre tous. Parce que pour l'instant, on préfère laisser la mer garder son secret encore un peu.

2

Les sept cartons sont empilés dans le salon. Cela fait des mois qu'ils trônent ici. Et qu'ils attendent que Clara trouve le courage de les ouvrir.

***

Yvonne, sa grand-mère, était partie en plein hiver. Sans faire de bruit. Comme elle avait toujours vécu. Elle s'était servi un petit verre de Scotch. Juste un dé à coudre. L'air de rien. Cela avait été son petit plaisir jusqu'au bout. Prendre un apéritif, assise dans son vieux fauteuil élimé, à regarder les flammes danser dans la cheminée.

Après le repas, elle avait allumé la télévision juste pour avoir un bruit de fond. Une présence. Cela lui donnait l'impression qu'Elouan était toujours à ses côtés, pendant qu'elle remplissait ses grilles de mots croisés. Lui, qui avait tiré sa révérence quelques années plus tôt. Trop tôt.

Lorsqu'elle était montée se coucher, elle avait pris le soin, comme chaque soir, de brosser ses cheveux argentés, avant d'enfiler sa chemise de nuit.

Bercée par le ressac de la mer qu'on entendait au loin, elle avait fermé les yeux. Une dernière fois. Et s'en était allée…

Clara n'avait pas pris le temps de s'occuper des formalités et de la maison après les obsèques. Elle était repartie à Rennes, se raccrochant à l'idée que son travail à la médiathèque était trop prenant. Qu'elle était indispensable.

Le moment de s'occuper des cartons avait été repoussé de semaine en semaine. Jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus reculer…

***

Trois semaines de congé. Une maison à vider, à trier, peut-être à vendre. Rien de plus. C'est ce qu'elle s'était répété pendant tout le trajet, la radio allumée pour ne pas avoir à penser à autre chose. Les panneaux annonçant Kerlaën se rapprochaient les uns après les autres avec une régularité presque cruelle.

***

Et maintenant, elle est là. Dans cette maison qui sent la poussière et le bois ancien.

Elle pose son sac dans l'entrée et reste un moment immobile. Comme si la maison et elle-même avaient besoin de se reconnaître. De se retrouver. De s'apprivoiser l'une l'autre une nouvelle fois.

***

Sans crier gare, les souvenirs lui reviennent en mémoire. Un sourire se dessine sur ses lèvres. Elle revoit la maison pleine de bruit, de goûters improvisés, de l'odeur du linge qui séchait près du poêle.

Elle avait sept ans la première fois qu'elle s'était endormie dans le canapé du salon, bercée par les voix de sa grand-mère et d'une voisine discutant à voix basse à n'en plus finir.

Elle en avait dix-sept la dernière fois qu'elle avait dormi dans la chambre du haut, juste avant de partir étudier à la ville, persuadée, comme on l'est à cet âge, qu'elle ne reviendrait pas souvent.

***

Sur la table de la cuisine, un carnet d'adresses, une théière ébréchée et une photo jaunie du port. Sa grand-mère les a laissés là, avant de monter se

coucher. Une façon de dire qu'elle est toujours là. Que la maison continue d'exister malgré son absence. Avec son petit désordre bien à elle.

Clara se frotte le bas du dos avec les poings, tout en jetant un œil aux cartons. À quoi bon repousser encore ce moment ? Elle soupire, et attrape le premier de la pile, puis s'assied en tailleur sur le sol du salon.

Ce sera toujours ça de fait…

Vieilles factures, lettres de cousins éloignés, photographies de mariages dont elle ne reconnaît pas les visages…

Clara trie, date, range avec minutie. Elle ferait de même avec n'importe quel fonds d'archives. Elle qui classe les histoires des autres depuis des années, sans jamais avoir eu envie d'en vivre une elle-même. Aujourd'hui, c'est sa façon à elle de tenir le chagrin à distance, sans jamais vraiment lui tourner le dos…

***

Elle masse sa nuque en compote. À rester penchée sur les cartons, des raideurs se réveillent et elle ne sait plus comment s'installer pour que ce soit confortable.

Elle décide de faire une pause et s'étire tout en se relevant.

Je vais aller me chercher un petit truc à grignoter. Et ça ne me fera pas de mal de me dégourdir un peu.

Lorsqu'elle traverse la place du village, elle constate que Kerlaën n'a pas changé. Les mêmes ruelles étroites. La même église tournée vers la mer. Les mêmes effluves de café et de pain chaud s'échappant des portes entrouvertes. Seuls les visages semblent avoir un peu vieilli. Comme le sien, sans doute…

— Clara ? Clara Morvan ? C'est bien toi ? Ça fait une éternité.

Cette voix haut perchée est reconnaissable entre mille. Alors qu'elle sort de la boulangerie, un pain de seigle sous le bras, Clara se retourne. Les yeux rieurs du petit bout de femme qui la

regardent avec intensité ne laissent aucun doute. Même manteau en laine élimé sur les manches. Même mise en plis qui a su traverser le temps. Même sourire qui semble connaître d'avance toutes les nouvelles du village.

— Bonjour Suzanne. Eh oui, c'est bien moi… Je suis venue pour la maison de ma grand-mère. C'est juste pour quelques semaines.

— Oui, on dit toujours ça…

Une lueur de tristesse traverse le regard de Suzanne. Elle ne peut empêcher les souvenirs de remonter à la surface. Yvonne était une amie très chère. Et son absence laisse un grand vide dans sa vie.

— Je vois que tu es allée te ravitailler en pain. Est-ce que tu as le temps de prendre un café ? Je viens de terminer une fournée de palets, tu m'en diras des nouvelles !

Clara fait mine d'hésiter, mais déjà le goût des gâteaux de Suzanne lui revient en mémoire et ses papilles la supplient d'accepter.

La maison de Suzanne n'est qu'à deux pas. Clara y retrouve les odeurs qui ont bercé son enfance. Rien n'a changé. Tout est toujours à la même place. Elle a l'impression de n'avoir jamais quitté cet endroit. Comme si, la dernière fois qu'elle était venue prendre un goûter chez la vieille femme, c'était hier.

Après que Suzanne lui a raconté les dix dernières années du village en moins de temps qu'il n'en fallait pour boire son café, cette dernière marque une pause. Elle se penche vers Clara et poursuit à voix basse, sur le ton de la confidence.

— Je suppose que tu as eu vent de ce qu'il s'est passé avec le phare ?

— Oui, par bribes, même si je ne suis là que depuis peu… Tout le monde ici en parle sans en avoir l'air… Il y a eu aussi une boîte qui a été retrouvée sur la grève, non ?

— C'est exact. Les commérages vont bon train, ça n'a pas changé…

— Mais il y a toujours eu une légende autour

du vieux phare. De quoi alimenter les superstitions les plus folles. Cela fait partie de Kerlaën. Moi-même, lorsque j'étais petite, j'ai inventé des théories plus farfelues les unes que les autres sur ce qu'il se cache derrière la porte verrouillée du phare.

— Je ne sais pas, Clara, c'est étrange. Les légendes, ici, on est habitué. Mais là, il y a quelque chose qui flotte dans l'atmosphère que je ne m'explique pas. J'ai bien peur que cette fois, ce soit différent…

Suzanne laisse ses dernières paroles en suspens. Elle qui d'ordinaire a toujours le chic pour avoir le dernier mot. Les épaules de Clara se crispent machinalement. Elle repose le biscuit qu'elle s'apprêtait à enfourner dans sa bouche. Un silence inhabituel enveloppe le salon. Même les mouettes, sur le toit, se taisent.

***

De retour chez sa grand-mère, avec son pain de seigle sous le bras, Clara a la sensation étrange d'avoir déjà repris, sans le vouloir, une place qu'elle croyait avoir laissée vacante depuis longtemps.

Sa rencontre avec Suzanne Le Bihan l'a bouleversée plus qu'elle ne l'aurait imaginé. Elle croyait avoir tourné la page, mais le passé la rattrape sans lui laisser le choix. Qu'elle le veuille ou non, elle fait partie de cette terre au parfum iodé bordée par l'océan. Et cela englobe même les secrets les plus enfouis… De ceux qu'on préférerait oublier…

Elle attrape un nouveau carton sur lequel Yvonn avait pris soin de coller une étiquette manuscrite « ne pas jeter » sur le dessus. Elle le dépose dans le salon. Tout en s'asseyant à côté, elle ne peut s'empêcher de repenser aux doutes de Suzanne. Cela ne lui ressemble pas. Un frisson lui parcourt l'échine. *En quoi ce serait différent cette fois ?*

Elle balaye ses pensées d'un revers de la main

et extirpe une pile de documents du carton. Actes notariés, lettres détachées de leur enveloppe, un registre de famille à la reliure fendue. Clara les feuillette avec la délicatesse qu'on réserve aux choses fragiles, davantage par réflexe professionnel que par curiosité.

Lorsqu'elle referme le registre, elle remarque une feuille qui semble plus récente. Elle est glissée entre deux pages. Elle reconnaît l'écriture de sa grand-mère, même si elle apparaît un peu plus tremblante que dans son souvenir.

Quelques lignes. Une date. Un nom qu'elle ne connaît pas : *Loeiz Quéméneur*.

Clara reste un long moment la feuille entre les doigts, à observer cette écriture si familière et si lointaine en même temps.

Ce nom ne lui dit rien. Mais elle ne peut s'empêcher de noter l'application avec laquelle sa grand-mère a rédigé ces quelques mots. Le tracé est raide, comme si elle avait voulu être sûre de ne pas se tromper. Pour Clara, ce détail n'est pas

anodin. Ce n'est pas juste une simple note griffonnée comme ça, en passant.

***

Les notes métalliques jouant La Passacaglia de Haendel retentissent. Clara regarde l'écran de son téléphone et sourit.

— Comment ça avance, les cartons ? demande sa mère, sans autre forme de préambule.

— Lentement. Il y a beaucoup de choses que je ne m'attendais pas à retrouver.

— Ta grand-mère gardait tout. Elle disait toujours qu'on ne savait jamais ce qui finirait par avoir de l'importance.

Clara hésite un instant. Le papier est toujours posé devant elle, sur la table.

— Tu connais un certain Loeiz Quéméneur ? reprend-elle finalement.

Au bout du fil, un silence, suffisamment long pour que Clara se demande si la communication

n'a pas été coupée, fait écho à sa question.

— Pourquoi tu demandes ça ? finit par dire sa mère, une légère tension dans la voix.

— C'est un nom que j'ai trouvé dans les papiers de Mamy.

— Je ne sais pas, répond sa mère, d'un ton qui sonne un peu trop neutre pour être tout à fait sincère. Une vieille histoire de famille, sans doute. Ta grand-mère en gardait beaucoup, de ces vieilles histoires. Ne t'en fais pas pour ça.

Lorsque Clara raccroche, elle n'est pas certaine d'avoir obtenu une vraie réponse. Ses yeux restent fixés sur l'écran de son Smartphone. Elle ne peut s'empêcher de penser qu'elle a posé une question à laquelle personne, dans sa famille, n'a envie de répondre.

>> Découvrir la suite sur Amazon <<

À propos de l'auteure

Restons en contact, retrouvez-moi sur :

www.gwenaelle-legoffviard.com

Et n'hésitez pas à vous inscrire à mon e-mailing.

Je vous réserve quelques surprises.

Pour être informé de mes nouveautés, je vous invite également à me suivre sur ma page auteure Amazon. Il vous suffit de cliquer sur « Suivre » à côté de mon nom, et vous serez averti à chaque nouvelle publication.

>> Ma page auteure Amazon <<

Vous pouvez aussi me suivre sur :

 : Gwenaëlle Le Goff Viard (g.legoffviard)

De la même auteure

Vérités cachées

Innocences sacrifiées (2022) – roman
Mutilées (2025) – novella

Secrets & suspense

Le Miroir du passé (2022) – roman

Regards intimes

Yule, Renaissance (2025) – nouvelle – fantasy spirituelle
Entre les mots (2025) – nouvelles
Chemins de traverse (2022) – nouvelles
Entre nous (2e édition – 2020) – nouvelles
Dans nos regards oubliés (2022) – poèmes & chansons

Autres (non-fiction)

Robert Putinier, rencontres sous objectif (2017) – biographie
30 jours pour libérer mes mots, apaiser mon cœur (2025) – journal d'écriture intuitive